

Première à l'Université Laval , une femme enseignante Entretien avec Agathe Lacourcière-Lacerte

Marie Caouette

Numéro 21, printemps 1990

Marie-Anne, Idola, Thérèse et les autres...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Caouette, M. (1990). Première à l'Université Laval , une femme enseignante : entretien avec Agathe Lacourcière-Lacerte. *Cap-aux-Diamants*, (21), 51–53.

PREMIÈRE À L'UNIVERSITÉ LAVAL UNE FEMME ENSEIGNANTE

Entretien avec Agathe Lacourcière-Lacerte

propos recueillis par Marie Caouette*

C'EST EN VUE DES COURS D'ÉTÉ QUE L'UNIVERSITÉ Laval engagea, en juin 1937, au salaire de 3 \$ le cours, la première femme qui allait y faire carrière, Agathe Lacourcière-Lacerte.

Madame Lacourcière-Lacerte nous rappelle les recommandations que le doyen de la faculté des Lettres, mgr Camille Roy, lui faisait à la suite de la rencontre où il devait entériner le choix de mgr



Chargée des cours de français langue seconde, elle enseignait aux religieuses et religieuses américaines venus suivre les cours de philosophie thomiste de mgr Alphonse-Marie Parent. Lui-même à l'origine de ces cours complémentaires de français, il avait dû, devant la demande, recruter rapidement quelques professeurs.

Mgr Parent accepta d'emblée la suggestion d'un jeune diplômé en lettres, Luc Lacourcière, d'embaucher sa sœur Agathe, qui débarquait d'Europe bardée de diplômes. Geste audacieux à une époque où les études universitaires étaient encore difficilement accessibles aux femmes du Québec. En compagnie de son frère, la jeune Lacourcière-Lacerte s'attèle à la tâche d'assister mgr Parent dans la mise sur pied de ces cours d'été qui démarrèrent de façon officielle l'été suivant. De sept ou huit étudiants en 1937, la clientèle passe à une vingtaine dès 1938.

Parent: «Il fallait être bien discrète, voir même effacée. Ne pas attirer les regards... Il craignait aussi que mon travail puisse faire tort à mon ménage».

Détentrice d'un baccalauréat ès arts du Seton Hill College aux États-Unis, Agathe Lacourcière-Lacerte est aussi titulaire d'un doctorat en lettres de l'université de Madrid, d'un certificat en enseignement du français aux étrangers de la Sorbonne et d'un certificat en philologie et linguistique de l'Institut hispanique de Madrid. Avant son retour à Québec, elle enseigne le français à Pittsburg aux États-Unis et au lycée français de Madrid.

Fonceuse comme une vraie Beauceronne (elle est née à Saint-Victor), elle emprunte des chemins détournés pour obtenir les diplômes universitaires qu'elle ne pouvait décrocher chez

Les religieuses américaines, avec leur cornette traditionnelle, représentent une part importante de la clientèle des cours de français de l'université Laval durant les années quarante. Agathe Lacourcière apparaît au second rang, au centre. (Collection privée).

elle. «Je ne me suis jamais considérée comme une féministe mais comme une personne audacieuse, volontaire et tenace qui aimait les études. Vous savez, quand on part d'un petit patelin, il faut du courage et beaucoup d'entêtement pour accomplir ses possibilités...»

À 17 ans, au sortir de son cours secondaire chez les ursulines de Québec, elle passe un an à

que s'enrichissait de tous les nouveaux livres qui paraissaient. Mes parents ont, en outre, toujours endossé mes enthousiasmes et m'encourageaient à poursuivre. Mon frère Luc, un perfectionniste, m'a lui aussi souvent conseillée et aidée durant ces années-là et plus tard».

La famille Lacourcière comptait cinq filles et trois garçons. Une des sœurs d'Agathe devint



Première femme chargée de cours à l'université Laval, Agathe Lacourcière (à l'avant portant un chapeau) pose en compagnie de ses étudiants et de certains professeurs de l'université Laval, dont mgr Alphonse-Marie Parent et mgr Camille Roy. (Collection privée).

l'Institut Notre-Dame de Charlottetown, à l'Île du Prince Édouard, avant de se diriger vers les États-Unis pour y étudier en vue du baccalauréat. «J'ai goûté très tôt à la liberté», dit-elle en riant. «Il fallait lutter contre le courant de l'époque. L'éducation des femmes avait peu d'importance», poursuit-elle. «Heureusement, j'avais eu un enseignement de qualité chez les ursulines où il y avait des professeurs extraordinaires de philosophie et en littérature notamment. Les ursulines n'étaient pas autorisées à donner le baccalauréat. Mais j'y ai reçu une formation première solide et j'y ai acquis le goût de la recherche».

Elle a grandi dans une famille riche en fortes personnalités où la lecture et l'écriture étaient valorisées. Maman (née Emma Gosselin) écrivait son journal. Elle l'a fait tous les jours de sa vie et mon père, le docteur Henri Lacourcière, était un homme avide de lecture. Sa bibliothè-

l'une des premières infirmières québécoises à recevoir un salaire pour son travail. Elle a fait carrière à l'hôpital Ford de Détroit.

Après douze ans aux États-Unis, la jeune Lacourcière s'embarque pour l'Europe, décidée à y préparer un doctorat, sans bourse, sans aide gouvernementale, en puisant dans ses économies. À Madrid, entre 1930 et 1932, elle étudie dans un climat déjà lourd de menaces révolutionnaires. «Il y avait de l'agitation, des alertes toutes les nuits, des couvents brûlés, le roi avait quitté le pays...»

Elle ne se marie qu'à son retour, à 32 ans, une fois le précieux parchemin en poche. À l'instigation de mgr Parent qui aura été un pionnier en bien des domaines, les portes de l'université s'ouvrent soudain en cet été 1937. L'initiative osée de cet énergique bâtisseur n'a pas immé-

diatement déteint sur l'ensemble de la gent masculine qui dominait à l'université. Quelques années plus tard, lors du traditionnel banquet annuel de l'Immaculée Conception, fête de l'université, Madame Lacourcière-Lacerte est plutôt mal accueillie par ses confrères... «Mon engagement comme professeur en a bouleversé plusieurs», se souvient-elle.

«Mon arrivée à l'université a contribué à ouvrir les portes aux femmes et aux jeunes diplômés en lettres qui étaient sans situation. Ces diplômés allaient jusqu'alors travailler à Ottawa et à Washington». Quelques universitaires respectés ont fait leurs premiers pas comme professeur d'université aux cours d'été: les Félix-Antoine Savard, Marius Barbeau, Jean-Charles Falardeau, Maurice Lebel, Roch Valin, Jacques Mordret, Paul Hébert et autres. Quelques femmes ont aussi fait carrière à l'université après s'être jointes au corps professoral des cours d'été: Jeanne Lapointe, Georgette Dorval et Louise Marquis. Grâce aux cours d'été, rappelle Madame Lacerte, le système des crédits, avec lequel elle s'était familiarisée aux États-Unis, fait son introduction à Laval.

En septembre 1937, madame Lacourcière-Lacerte s'attaque à la tâche de mettre sur pied le département d'espagnol de la faculté des Lettres. «J'avais carte blanche pour le faire. Il a fallu tout créer, constituer une bibliothèque de livres modernes d'enseignement». De nombreux professeurs espagnols qui fuyaient la révolution vinrent offrir leurs services. Ces cours attirèrent tout de suite de nombreuses femmes, «des jeunes filles brillantes qui quittèrent des emplois dans des bureaux pour venir suivre des cours à l'université».

Aujourd'hui âgée de 87 ans, elle déclare: «J'ai-
mais enseigner. C'était le but de mes études. Si ce n'avait pas été à Laval, j'aurais ouvert une école de langues». À son avis, les jeunes n'étudient pas assez les langues de nos jours, et il faudrait faire plus d'échanges pour favoriser cet apprentissage. «Il n'y a pas d'âge idéal pour commencer à apprendre une langue étrangère [affirme-t-elle], mais il faut commencer aussitôt que possible. C'est ce que j'ai fait avec mon fils».

«Si c'était à refaire, poursuit-elle, je retournerais vers les langues. On trouve un peu de soi, une certaine parenté derrière les contes et les légendes étrangères. On découvre aussi les gens et l'étude d'une langue donne toujours le goût de voyager. Cela aurait été mon rêve de voyager tout le temps. L'étude des langues remplit finalement toute une vie. J'y ai aussi gagné des amitiés durables».

Madame Lacourcière-Lacerte devient professeur titulaire d'espagnol à la faculté des Lettres de



Entrée à l'université Laval en 1937 grâce à mgr Alphonse-Marie Parent, Agathe Lacourcière devra faire face à l'opposition de plusieurs confrères. Elle n'accèdera au titre de professeur titulaire qu'en 1948. (Collection privée).

l'université Laval en 1948; en 1956, elle est nommée professeur émérite. Jusqu'en 1954, elle assume également la direction générale des cours d'été de français. En 1940, elle fonde le Cercle Cervantès et s'implique dans l'Association des femmes universitaires dans diverses autres associations. La plus prestigieuse récompense pour sa contribution à l'enseignement de la langue de



Don Quichotte lui fut décernée par le gouvernement espagnol qui la créa, en 1959, membre de l'Ordre d'Isabelle la Catholique. ♦

Le recteur de l'université Laval, mgr Louis-Albert Vachon, dévoile la plaque commémorative du pavillon Lacerte. (Collection privée).

*Journaliste au quotidien Le Soleil